



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre LVII. Du 29 Décembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52698](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52698)

„ prévoient que la banque Espagnole fera dans
 „ la nécessité d'y verser plus de fonds.
 „ En attendant , celle-ci s'est trouvée dans
 „ une détresse extrême. Voulant liquider ses
 „ comptes avec la maison le Couteulx & d'au-
 „ tres maisons de France, elle avoit besoin
 „ d'une somme de trois millions de livres de
 „ France. Pour y satisfaire, elle s'est adressée
 „ au gouvernement, & a réclamé soixante
 „ millions de réaux qui lui étoient dûs. Ce-
 „ lui-ci ayant décliné sous différens prétextes
 „ de payer, la banque a déclaré qu'elle se
 „ trouvoit insolvable, & qu'elle alloit rendre
 „ sa situation publique. Ce moyen a eu son
 „ effet; le gouvernement est venu à son se-
 „ cours, & il a donné des assignations pour
 „ vingt millions de réaux, payables chaque
 „ année. „

 LETTRE LVII.

Du 29 Décembre 1786.

LE spectacle que le prince Henri avoit pro-
 mis de donner les lundi a été enfin représenté
 hier au soir pour la première fois. Le Roi y
 est venu, contre l'attente du Prince, & s'y
 est beaucoup amusé. Je l'ai fort observé, com-
 me vous pouvez croire. C'est incontestable-
 ment la coupe de Circé qu'il faut lui présenter
 pour le séduire, mais plutôt remplie de bière
 que de Tokai. Une remarque assez curieuse,
 c'est que le prince Henri s'amusoit pour son
 compte personnel, & n'avoit pas la plus lé-
 gère distraction, soit d'attention, soit de politi-
 que. Tous les ministres diplomatiques y étoient,
 mais j'y ai soupé seul d'étrangers; & le Roi
 qui, en tout, le spectacle fini, a été fort
 guindé, si ce n'est lorsque les *gueulées* du prin-

ce Frédéric de Brunswick lui ont arraché un éclat de rire, m'a fait une mine plus que froide. On l'échauffe sans cesse de propos que l'on me prête, & mes liaisons les plus simples lui sont présentées comme offensives pour lui. Certes j'en suis tout consolé. Je ne le note que pour décrire au juste & sans charlatanisme mon état de situation.

Il est vrai que M. de Hertzberg a pensé quitter sa place : en voici l'occasion. Il avoit annoncé l'arrangement promis au duc de Mecklenbourg, & cependant rien ne s'expédioit. Impatient, & l'impatience est chez lui toujours brutale, il dit un jour au directoire général: „ Messieurs, il faut aller plus vite; „ ce n'est pas ainsi que les affaires s'expédient. Cet Etat ne peut marcher qu'avec de „ l'activité. „ On a rendu compte au Roi de cette apostrophe véhémence; il a vivement grondé son ministre, qui lui a mis le marché à la main. M. de Blumenthal a raccommo- dé les choses, dit-on.

A propos du duc de Mecklenbourg, le Roi, en recevant ses remerciemens sur la restitution de ses bailliages, lui a dit: *Je n'ai fait que mon devoir; lisez la devise de mon ordre, SUUM CUIQUE.* (Les Polonois avoient mis au-dessous, sur le poteau des limites, *rapuit.* Je doute que Frédéric-Guillaume donne jamais lieu à une pareille épigramme).

Un fait très remarquable au reste pour l'histoire du cœur humain, c'est qu'à propos de divers retranchemens faits à ce duc, sur tout ce qui lui avoit été promis, quelqu'un représentant au Roi qu'il ne seroit pas content, *eh bien!* a dit celui-ci, *il faut lui donner encore le cordon jaune,* & en effet on le lui a donné hier. De ce moment le glorieux duc a trouvé par-

faitement bien l'arrangement des bailliages,
& c'est en conséquence qu'il a remercié.

Voulez-vous prendre une idée assez juste de la maniere de vivre dans ce noble tripot appelé *la Cour de Berlin*. Faites quelque attention aux traits suivans, & songez que j'en pourrois accumuler quatre cents de cette espece. -- La princesse Frédérique de Prusse a dix-neuf ans; son appartement est ouvert à onze heures du matin. Les ducs de Weimar, de Holstein, de Mecklenbourg, tous libertins mal élevés, y entrent & en sortent deux ou trois fois dans la matinée. -- Le duc de Mecklenbourg racontoit je ne fais quoi au Roi. Le prince de Brunswick marche assez gauchement sur le pied à un témoin, pour lui faire apercevoir ce qu'il croyoit ridicule. Le duc s'interrompt. „ Je crois, Monsieur, que vous „ vous moquez de moi, -- & il continue son „ discours au Roi; puis il s'interrompt encore. -- Je connois, Monsieur, depuis long- „ temps votre langue de vipere. Dites devant „ moi ce que vous avez à dire de moi, je ré- „ pondrai: „ autres propos interrompus; „ puis . . . „ Lorsque je serai parti, Sire, le „ Prince m'habillera joliment. Je prie Votre „ Majesté de se rappeler de ce qu'elle vient „ d'entendre. „ Ce même prince Frédéric est, „ comme je vous l'ai tant répété, un chef d'il- „ luminés. Il en disoit des horreurs au baron de „ Knyphausen. „ Mais, Monseigneur, lui ré- „ pond celui-ci, vous passez pour le Pape de „ cette église. -- Cela est faux. -- J'ai trop „ bonne opinion de votre altesse, pour la croire „ d'une secte qu'elle défavoue: ainsi je lui „ promets de dire par-tout qu'elle méprise „ trop les illuminés, pour en être, & cela „ rétablira sa réputation. . . . „ Le Prince bat

la campagne & détourne les chiens. --- Un courtifan , un grand maréchal d'une cour demande une place promise à cinq aspirans , je lui dis : *mais si l'on a des engagemens ?* --- *Cela ne fait rien aujourd'hui* , reprend-il gravement ; *on commence depuis un mois à ne plus tenir les paroles données.* --- M. Welner , véritable auteur de la disgrâce de M. de Schulembourg , va le voir , le plaint & lui dit : „ Vous avez trop „ de mérite pour n'avoir pas beaucoup d'en- „ nemis : --- Moi , Monsieur , dit l'ex-minif- „ tre , je ne m'en connois que trois : le prince „ Frédéric , parce que je n'ai pas voulu pla- „ cer son chasseur ; M. de Bischofswerder , „ parce que j'ai renvoyé un de ses protégés ; „ & vous , je ne fais pourquoi „ Welner se met à pleurer , & lui jure que la calomnie s'acharne contre lui de toutes parts. „ Les „ pleurs , lui dit M. de Schulembourg , ne „ conviennent pas entre hommes , & je ne „ puis vous en remercier. . . . „ En un mot , tout est descendu au petit , comme tout étoit monté au grand.

On assure que l'on rend la liberté du commerce du sel & de la cire aux marchands de Prusse. Je ne puis pas vérifier ce fait aujourd'hui : Struensée sera trop occupé pour son courrier ; mais si cela est , la société maritime qui perd en même temps le café , le tabac , & probablement le bois , ne peut pas soutenir plus long-temps un fardeau de dix-huit pour cent au moins , qu'aucun commerce suivi ne donne , & que M. de Schulembourg n'a probablement soulevé lui-même avec des privilèges exclusifs si fructueux , qu'en brouillant les caisses ; de sorte que les bénéfices d'un objet couvroient le déficit de l'autre.

Quant aux manufactures de soie que l'on

parle de jéter à bas , je n'y vois pas le plus léger inconvénient. La gratification annuelle de quarante mille rixdalers (ou cent cinquante mille livres) répandue sur les entrepreneurs de Berlin , jointe à la prohibition des marchandises étrangères , ne leur suffira jamais pour soutenir la concurrence ; & comme je vous l'ai expliqué ailleurs , les manufacturiers eux-mêmes font la contrebande , laquelle fournit plus d'un tiers des étoffes consommées même dans le pays ; car il est aisé de comprendre qu'on préfère les étoffes plus belles , moins claires & meilleures , à celles que le monopole veut contraindre d'acheter. Ce n'est pas que les matieres premières coûtent plus cher au Berlinois qu'au Lyonnais. Il les tire de la même source , & ne paie point le six pour cent d'entrée auquel le Lyonnais est assujetti. D'un autre côté l'ouvrier Allemand travaille avec plus d'attention que l'ouvrier François , & sa main-d'œuvre n'est guere plus chere que celle du Lyonnais : celui-ci reçoit seize sols de façon pour une aune de taffetas , & celui-là dix-sept sols six deniers pour une pareille longueur de même étoffe , ce qui fait à peine un & demi pour cent sur le prix de l'étoffe évaluée à cinq livres l'aune de France. Le manufacturier de Berlin a de plus , par une foule de combinaisons locales de commerce que j'ai sévèrement calculées , un avantage de trente pour cent sur le manufacturier de Lyon à la foire de Francfort sur l'Oder ; & cependant il ne peut soutenir la concurrence , soit par la faute du gouvernement , soit par celle de l'ouvrier indigene , ou de l'entrepreneur ignorant. A quoi donc servent ces ateliers ruineux ? car enfin il n'y a pas moins de mille six cents cinquante métiers , tant à Berlin

qu'à Potsdam, Francfort & Köpnic. Mais il s'en faut bien que le produit de ces métiers équivaille au produit d'un même nombre de métiers à Lyon. Un ouvrier Berlinois fait tout au plus annuellement les deux tiers de l'ouvrage que fait l'ouvrier Lyonnais. Sur ces 1650 métiers, on peut en compter environ 1200 de taffetas, étoffes brochées, velours &c. : le reste appartient aux fabriques de gazes, qui produisent annuellement environ 980000 aunes de Berlin (l'aune de France est un trois quarts de celle de Berlin). Les 1200 métiers d'étoffes ne produisent environ que 960000 aunes, ce qui fait en tout 1940000 aunes. Tous les métiers réunis consomment environ 114000 livres de soie grége à 16 onces la livre (vous savez que 76000 livres pesant d'étoffes emportent 114000 livres pesant de soie brute). Il se fabrique encore à Berlin 28000 paires de bas de soie, ce qui consomme environ 5000 liv. de soie grége. C'est principalement à fabriquer des bas qu'on emploie la soie du pays, qui est réellement d'une qualité supérieure à celle du Levant; mais dans les états Prussiens on connoît si peu l'art de la filer, qu'elle ne peut être employée que difficilement dans les étoffes. Au reste, les fabricans de bas s'en servent avec d'autant plus d'avantage, qu'étant à bon marché, & d'une qualité forte, elle forme des bas qui méritent la préférence sur ceux de Nismes & de Lyon, attendu que dans ces villes on ne se sert que de soie de rebut pour cet objet. On fait annuellement dans les états Prussiens de huit à douze mille livres de soie; & il s'y trouve assez de mûriers pour en faire trente mille livres. Il n'a pas là de quoi établir une concurrence redoutable au Roi de Sardaigne.

La commission a écrit à de Launay qu'elle n'avoit plus rien à lui demander ; en conséquence il s'est adressé au Roi pour avoir la permission de partir, & le Roi lui a répondu : „ Je vous ai dit de demeurer ici jusqu'à la fin de la commission. „ Il y a là de part ou d'autre astuce ou tyrannie.

LETTRE LVIII.

Du 23 Décembre 1786.

MADemoiselle Hencke ou madame Rietz, comme on voudra la nommer, a demandé au Roi de vouloir bien enfin fixer son sort, & de lui donner une terre où elle pût se retirer. Le Roi lui a offert une maison de campagne a quelques lieues de Potsdam; refus décidé de la belle; & le Roi à son tour ne veut pas entendre parler de la terre. Il est difficile de dire quel incident produira ce conflit de cupidité & d'avarice. En attendant la pastorale continue dans toute sa force. On a donné plusieurs fois *Inès de Castro* au théâtre allemand (d'après la piece angloise, & non d'après la nôtre). Au quatrieme acte le Prince répète avec ardeur tous les sermens de fidélité à la dame d'honneur. C'est à chaque représentation le moment qu'a choisi la Reine pour quitter le spectacle. Est-ce l'effet du hasard? Est-ce intention marquée? C'est ce qu'on ne peut déterminer d'après le caractère turbulent & versatile, mais non pas très-foible de cette princesse.

Lorsque son beau-frere, le duc de Weimar, est arrivé, le Roi lui a fait l'accueil le plus gracieux, & peu-à-peu il se refroidit jusqu'à la glace. On conjecture qu'il a mis de la tiédeur ou de la mal-adresse dans sa négociation avec la Reine, au sujet du mariage, lequel, au